

Un livre regrettable

Parmi les œuvres inspirées par la guerre, il en est qui sont des chefs-d'œuvre imprissables, il en est d'autres — et c'est nous le pensons la grosse majorité — de quelque chose, il en est, hélas ! certaines qui auraient gagné à ne jamais être publiées.

C'est parmi ces dernières que peuvent se ranger « Les Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey ». Ces lettres ne peuvent rien ajouter à la mémoire du lieutenant Dupouey ; lettres infimes, elles auraient dû rester la propriété de celles pour qui elles avaient été écrites et qui, seule, pouvait en extraire l'aliment que réclamait son cœur déchiré par la mort de l'homme aimé.

Le public, lui, n'y verra que l'expression souvent confuse d'un mysticisme douteux, la haine d'un homme contre un régime et contre ceux qui le dirigent, et le désir bassement utilitaire de faire servir la guerre au triomphe d'idées politiques qui lui sont chères.

Parait à Charles X qui déclarait, 40 ans après la prise de la Bastille « qu'il n'avait rien appris ni rien oublié », le lieutenant de vaisseau Dupouey est entré dans la guerre et l'a faite sans rien apprendre. Converti, nous dit la préface, aux idées d'Action Française — ce qui en soi n'a rien de blâmable — il a transporté dans la guerre son idéal politique, avec tout ce qu'il contenait de passion mauvaise. Il n'a rien compris à l'Union Sacrée, à cet élan qui, aux premiers jours de la guerre, faisait taire les rancunes, s'aplanir les différends pour ne laisser dans nos cœurs qu'une seule idée : défendre le sol de nos pères.

Le lieutenant de vaisseau Dupouey, tourmenté par des crises de mysticisme qu'on serait parfois tenté de confondre avec des crises de « bigoterie », n'a vu dans l'immense tragédie que la manifestation de la puissance divine, déclenchant une guerre, à seule fin d'éprouver la France ; le magnifique élan qui a jeté en ayant les masses populaires pour la défense du sol natal n'a trouvé en lui aucun écho. Il a aimé la guerre pour la guerre :

« Je suis de plus en plus enthousiaste de la guerre, écrit-il — de cet ordre guerrier qui bouleverse les choses matérielles, éventre les maisons, rase les villages, transforme les rives idylliques de l'Yser en océans de boue ; mais rétablit merveilleusement certaines indispensables préséances des choses spirituelles ». (Lettre du 19 décembre 1914).

Ce chef n'a pas compris, ou mieux n'a pas senti le sentiment de solidarité nationale qui le liait à ses hommes. Il a continué à les voir au travers de leurs conceptions politiques et certaines phrases de ses lettres donnent à ce sujet de précises indications :

« Il est bien remarquable, écrit-il, que ces mêmes cervelles, les plus obsédées des utopies socialistes révolutionnaires et les plus férues des droits de l'homme et du travailleur, soient les premières à lâcher prises et à semer le découragement... Pour cet élément véritablement pourri par l'idéal matérialiste des Jaurès, il ne reste que coups de pied et de triques. Tu peux croire qu'ils n'en sont pas privés ». (Lettre du 13 décembre 1914).

« Il suffit de savoir à quoi s'en tenir et, au besoin, de remplacer son sabre par une trique ». (Lettre du 25 novembre 1914).

On éprouve quelque colère à entendre un officier parler ainsi des « poilus », de la grande guerre que tous les Français ont depuis longtemps vue dans un même hommage reconnaissant.

L'ennemi, pour le lieutenant Dupouey, c'est non seulement le Boche, mais encore et toujours la République, « La Guéuse », et il espère bien que cette guerre lui portera le coup mortel

« Hélas ! que ne puis-je me dire qu' aussitôt la guerre finie, je pourrai me jeter dans la politique et retrousser mes manches pour toutes les besognes. »

Mieux, cet officier français, au moment le plus critique de la guerre (la lettre que nous citons date du 5 septembre 1914), continue dans les tranchées à attaquer le gouvernement de son pays. Il écrit :

« Tous ces jours-ci, c'est à qui se jettera les bras étendus, dans la mêlée pour la défendre (la République) contre mes exécrations ».

Au moment où chacun, les yeux tournés vers les chefs du gouvernement, méfait en eux sa confiance et son espoir, il écrivait :

« Le 31 juillet, le ministre Viviani expulsait encore à Lourdes les sœurs de Nevers — et aujourd'hui, le même Viviani, suivi de sa bande, prend la fuite pour Bordeaux... »

« Comment a-t-on pu croire qu'un ministère présidé par Viviani qui, le premier à la Chambre, parlant au pluriel, a fait une officielle déclaration d'athéisme — serait victorieux ? » (Lettre du 5 septembre).

Nous n'insisterons pas, il nous faudrait citer tout le volume. A dessein, nous laissons de côté toute l'action de proagande religieuse que le lieutenant Dupouey, sous le couvert de son autorité de chef, ne manquait pas de mener activement. Le 9 novembre, il écrit : « Envoyez-moi 200 médailles scapulaires pour ma compagnie ».

Nous n'osons songer à la manière dont devait être traité le pauvre bougre qui n'aurait pas voulu accepter « la médaille scapulaire » !

Il est aussi des appréciations sur le moral des troupes qui, sous la plume d'un officier, semblent un tant soit peu déplacées.

« Les nôtres sont bien nous, bien vite abattus ; ils ont leur seul ressort dans le ventre, et à peu près rien dans la tête ni dans le cœur ».

C'est avec cette confiance dans ses troupes que le lieutenant de vaisseau Dupouey commençait le premier hiver de guerre... il ne devait connaître que cela. Le lieutenant Dupouey tombait frappé d'une balle le 3 avril 1915.

Sa mort glorieuse, le rasge, pour nous, parmi les héros de la guerre et nous ne voulons distinguer entre eux ; nous les unissons tous dans une même admiration et nous adressons à tous le même reconnaissant hommage.

Bornons-nous seulement à regretter la publication de ces lettres qui n'ajoutent rien à la gloire de leur auteur et qui seraient capables, — si la mémoire de nos morts ne nous était sacrée — de ternir par des pensées mauvaises le souvenir ému auquel il a droit. — M. F.